

Les lignes de désir

Michel Nareau

Numéro 335, été 2022

À vos marques, prêts, partez ! Le sport, ce n'est pas que du jeu

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/98996ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Nareau, M. (2022). Les lignes de désir. *Liberté*, (335), 52–55.

Les lignes de désir

Être entraîneur au baseball fait voir Montréal sous un autre visage, celui de la jeunesse bigarrée de la ville qui vibre devant soi en éprouvant de nouvelles formes de solidarité. Par Michel Nareau



En 2002, j'ai commencé une thèse sur les liens entre le baseball et la littérature, croyant trouver là un point d'attaque pour penser les échanges interaméricains et un imaginaire continental. Le baseball avait alors peu de place dans ma vie, tout pris que j'étais dans mes lectures, mes études, le frottement éreintant du quotidien. J'avais cessé de jouer depuis de nombreuses années, ma courte carrière d'entraîneur avait pris fin en même temps qu'une relation, j'avais peu d'amis entre les murs de l'université avec qui parler de cette passion. Je suivais les résultats en cachette, honteux de m'intéresser aux Angels de la Californie et aux performances de mon joueur préféré, le Dominicain Vladimir Guerrero, découvert durant ses jeunes années à Montréal, ce que je faisais à l'occasion pour occuper mon insomnie. C'était davantage le récit de la statistique sportive, la poésie des chiffres, la mémoire d'une référence calibrée qui me parlaient, seul dans la nuit, manière de cadrer une histoire qui me plaçait au centre d'une géographie américaine et imaginaire.

Le baseball était une activité du passé, un temps de stabilité et de promesses, l'horizon à poser contre le cadastrage de ma banlieue. Une (autre) nuit d'insomnie, j'ai lu *The Great American Novel* de Philip Roth, quasi d'une traite, entrecoupée de fous rires. Ce roman passe à la moulinette la mythologie nationale par le biais du baseball. J'ai eu une épiphanie. Je savais que j'avais enfin un sujet de thèse me permettant de me poser des questions qui me semblaient essentielles, sur moi, sur ma mémoire personnelle et la mémoire collective, sur les liens entre les Amériques, sur les transferts d'imaginaire et le rôle de la littérature dans ces récits qui nous meuvent. À force de lire sur ce sport, à force de baigner dans des romans qui le mettent en scène, j'ai été occupé par le baseball, au sens propre et figuré ; mon sujet de thèse ouvrait à des confidences dans les couloirs de l'UQAM. Des années plus tard, alors que je m'apprêtais à m'exiler un temps à Kingston pour enseigner, j'ai recommencé à jouer dans une ligue de balle-molle avec d'autres littéraires de l'université qui avaient comme moi un rapport décomplexé (ça m'a pris plus de temps qu'eux) à la culture populaire, au sport et à un imaginaire du loisir.

Mon fils avait alors cinq ou six ans, aimait surtout la lecture, les histoires et les petites virées sur la route en ma compagnie. Il n'était pas très sportif, même si on bougeait beaucoup ensemble. Père séparé à la garde partagée, je n'avais pas le choix d'emmener fiston les lundis soir au parc Laurier

pour ces matchs de balle-molle. Étonnamment, il a aimé l'ambiance de convivialité d'une équipe, ce qui l'a motivé à essayer ce sport. On était déjà en pleine saison quand il m'a demandé de l'inscrire, il a dû patienter plusieurs mois avant que ça se concrétise. Peut-être que l'attente y est pour quelque chose (plaisir espéré, plaisir savouré), mais la passion a été vive pour lui dès le départ. Après un entraînement, il a été changé de catégorie, s'est retrouvé avec des plus vieux et il n'a plus jamais regardé en arrière. Été dorénavant rime avec baseball : les vacances, les séjours hors de la ville doivent être pensés en fonction de l'horaire de mon fils. Par la force des choses, je suis devenu entraîneur de baseball, ce que je refusais de faire au départ, pour le laisser s'amuser loin de la pression paternelle.

Là, le baseball est très (voire trop) présent dans mes étés. Quand je réfléchissais à ce sport pour ma thèse, j'étais vivement opposé aux vues de Roger Caillois qui plaidait qu'une caractéristique essentielle du jeu, et à plus forte raison de la compétition, ce qu'il nommait l'*agon*, était l'enceinte refuge qu'il permettait. Pour moi, le sport n'était pas hors de la vie, mais une de ses formes, et en cela traversé par les discours de la vie courante, ses luttes, ses jeux de pouvoir. Même si intellectuellement j'en suis encore convaincu, j'aime sentir concrètement l'expérience de zénitude que représente le fait d'être sur un terrain, et il m'apparaît que ce calme tient largement dans ce que cette activité révèle de beau de ma ville. Je croise bien sûr des imbéciles au parc, des coachs qui se payent des trips de pouvoir, des parents trop intenses, des joueurs égoïstes, mais sur le terrain de baseball, je suis en adéquation avec ce qu'il y a de plus serein en moi, ce qui ne ressort pas souvent, pris que je suis dans les doutes, les angoisses qui usuellement m'assaillent. À chaque fin de saison, je perds la respiration m'ayant aidé à passer à travers un temps sans ciel.

✱✱

Avant d'être entraîneur, j'ai été le parent dans les estrades, qui tuait le temps en lisant un bouquin et profitait des coulées de lumière de fin de journée au parc Jarry, quand le ciel semble se gorger de la ville et rougir de le faire. Un peu à l'écart des autres parents, pour éviter d'entendre trop de conneries sur les avantages du Costco ou d'idées empruntées à Mario Dumont (ce qui, à bien y penser, revient au même), je ne me mêlais pas de ce qui se passait sur le banc des joueurs ni sur le terrain, question de laisser fiston à sa joie et à son espace de liberté. Je trouvais le coach de mon fils assoiffé de victoires,

un peu brusque avec les jeunes lunatiques qui s'emmourachaient des pissenlits, mais j'avais décidé qu'il serait bien pour mon gars qu'il ait à composer avec un autre type de leadership que le mien. C'est quand mon fils m'a dit préférer les entraînements aux matchs, parce que le coach criait moins, et souhaiter que je dirige une équipe l'année suivante que j'ai fini par embarquer dans cette aventure.

JOUER DANS UNE ÉQUIPE, C'EST CÔTOYER CEUX QU'ON TEND AILLEURS À CONTOURNER.

Être entraîneur de baseball est à ce jour mon expérience la plus authentiquement montréalaise (disons à égalité avec le Printemps érablé). Oubliez les cafés, les salles de spectacle, la fièvre d'une victoire printanière du Canadien, les virées en amoureux au mont Royal, ce qui dit le mieux la ville pour moi, c'est le contact quasi quotidien avec ces jeunes, folles herbes venues de partout, rassemblés par un plaisir commun. Étudier la littérature m'a hélas éloigné de la diversité de la ville ; c'est un monde désespérément blanc, fait de parcours semblables au mien et de privilèges à l'avenant. L'enseignement a peu fait pour changer cette donne. Le baseball à Montréal, dans ses meilleurs jours, c'est un rassemblement de trajectoires éparées qui entament un parcours commun. Le baseball, dans sa géographie, reproduit le périple d'un quidam qui va vers l'inconnu (en visant la clôture qui est une frontière) pour revenir à la maison (le marbre, appelé *home* en anglais) transformé et chargé d'un plus (l'expérience de ce déplacement vers l'autre, l'équipe en défensive), ce qui donne un point à son équipe. Ce périple a consisté pour moi à éprouver et à me réapproprier ma ville.

J'ai d'abord entraîné une équipe de Rosemont, associée à la paroisse Saint-Esprit (ma première décision a été de changer le cri de ralliement aux accents un peu trop groulxistes : « Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ! »). Nos matchs locaux avaient lieu au parc Pélican entre les cours de Pilates, ceux de CrossFit et les joggeurs motivés. Espace de joie, dans le soleil couchant, avec des enfants de huit à neuf ans qui s'épivaient comme des épagneuls. Outre le défi d'encadrer douze jeunes aux intérêts variés et aux degrés de compétitivité divers, ce qui m'a marqué, c'est l'esprit communautaire qui se créait très rapidement entre les joueurs et qui intégrait de facto les parents, les oncles et les tantes, les cousins. De la crème glacée d'après-match aux invitations à des barbecues, en passant par la trempette dans la piscine municipale, c'est à un réel bain de voisinage que l'équipe était conviée. En ressortait dès lors une version singulière de la pastorale montréalaise, entre les visites à Saint-Léonard, à Montréal-Nord,

à Anjou et à Ahuntsic pour affronter les autres clans capables de chanter (et de fausser) aussi fort que notre équipe. Nous étions mauvais, mais le plaisir était au rendez-vous.

Contrairement à l'école ou aux amitiés entre adultes, ce mode de socialisation, avec ses lois particulières, distend les phénomènes de chambres d'écho. Les limites géographiques de l'association de baseball couvraient large, de ma Petite-Patrie gentrifiée à Hochelaga, en passant par le Vieux-Rosemont et le Centre-Sud trop souvent délaissé, ce qui amenait dans le club une diversité socio-économique qu'on ne retrouve pas si aisément dans les autres pans de la vie sociale, tant les rapports de pouvoir ont tôt fait d'imposer des limites et des champs d'action à chacun. Aussi, l'équipe était composée en fonction du talent des jeunes, pour éviter tant la facilité, voire l'ennui, que les échecs répétés des joueurs, ce qui atténuait les cercles fermés. Jouer dans une équipe, c'est côtoyer ceux qu'on tend ailleurs à contourner, à ne pas voir, à ne pas fréquenter, c'est apprendre à créer avec eux une référence partagée, à partir d'un *running gag*, d'une chanson tonitruée avec humour ou d'un objectif de match précis.

Dans le bel essai « Planète Kent, 1989 », publié dans son recueil *Lecture des lieux*, Pierre Nepveu décrit l'effervescence d'un parc du quartier Côte-des-Neiges en début de soirée, quand les jeunes et les moins jeunes, après l'école et le travail, investissent les lieux, prennent enfin possession de la ville, de l'espace, hors du labeur, des directives des profs ou des patrons, la carcasse éreintée par l'effort. Venus de partout sur la planète, ces habitués du parc se mêlent moins qu'ils cohabitent, chacun à leur activité, leur sport, de la balle-molle au cricket, des sauts à l'élastique au ballon-poire, du barbecue à la pétanque, des échecs aux dominos. Nepveu cherche à rendre la familiarité partagée, la douceur d'un lieu qui pourrait néanmoins sombrer dans la lourdeur des différences, mais qui s'élève comme une chandelle derrière le deuxième but. Valse routinière qui alterne entre la reprise de pratiques connues et la déambulation vers de nouveaux loisirs, le parc Kent dévoile une ville en paix avec elle-même. Il y a un plaisir à raconter la vie aimable de juillet, quand les tensions sociales et identitaires tombent, que la vie se faufile dans les craques des discours délétères et acrimonieux des esprits chagrins qui clament la fin de Montréal comme ville francophone. Nepveu fait d'un match de balle-molle, auquel assiste une foule qui n'y comprend rien, un lieu commun : espace de rassemblement, plaisir et horizon mis en partage. La formule a sa justesse, mais il y a un danger de succomber à cette nouvelle image d'Épinal et de passer à côté des multiples voies par lesquelles les rapports de pouvoir s'inscrivent dans le jeu, dans les plaisirs du parc, entre les marginalisations toujours à l'œuvre, les occupations du territoire (« À qui le terrain ? À nous le terrain ! »), les hostilités qui couvent néanmoins et les divers rêves de mobilité sociale qui butent sur les clôtures du champ centre.

✱✱

Après quelques années à Rosemont, mon gars est parvenu à se tailler une place dans l'équipe AA de Montréal, qui regroupe les vingt-quatre meilleurs joueurs de son groupe d'âge de l'île. Les Orioles, l'équipe en question, affrontent

des jeunes de Laval, de Lanaudière, de Lac-Saint-Louis, des Laurentides et de l'Outaouais. J'ai été entraîneur adjoint de cette équipe durant quatre ans. Là, l'image de l'intégration a pris de l'ampleur tout en butant contre la compétitivité et les rêves des parents. Ce n'était plus que de la participation ; il y avait un nouveau mandat : développer le plus possible le potentiel des joueurs, leur donner la possibilité d'accéder

J'AI ÉTÉ FRAPPÉ PAR LA CONVICTION DES PARENTS, QUI CROYAIENT QUE LEUR ENFANT IRAIT JUSQU'AU BOUT, JUSQU'AUX MAJEURES. ÊTRE ENTRAÎNEUR VOULAIT DIRE COMPOSER AVEC CE CLIVAGE ENTRE CEUX QUI MISAIENT SUR LE SPORT ET CEUX QUI AVAIENT D'AUTRES OPTIONS.

au plus haut niveau durant leur carrière, ce qui se traduit dans les meilleurs cas par des bourses d'étude des universités états-uniennes. Mais avec un tel mandat venait aussi les attentes des parents, leurs projections, les bouées de sauvetage potentielles en argent sonnante. Les joueurs venaient de partout à Montréal, et la composition des équipes reflétait l'attrait de ce sport chez les immigrants du pourtour caribéen (République dominicaine, Colombie, Venezuela, Nicaragua, Cuba, etc.). Les langues se mêlaient sur le banc, des bribes d'anglais et d'espagnol se retrouvaient dans le français, et les jeunes prenaient plaisir à scander les cris d'équipe dans ces langues, de même qu'en vietnamien et en italien, pour que la voix de tous se fasse entendre.

Certes, la même joie du corps exultant dans l'effort était tangible, d'autant plus que la motivation des joueurs semblait plus grande. Mais à ce plaisir se joignait la pression parentale, dont une forme m'a fortement interpellé. En Amérique centrale et dans les Caraïbes, le baseball permet de graver les échelons d'une hiérarchie sociale autrement fort rigide, il demeure une voie de sortie individuelle, et très rare, de la misère. Accéder au baseball majeur, celui des professionnels

aux États-Unis, c'est échapper à l'atavisme de la pauvreté et assurer la prospérité de sa famille. De nombreux travaux universitaires ont montré que le baseball en République dominicaine, par exemple, avec sa structure d'académies de recrutement et ses contrats signés par de jeunes espoirs de seize ans, constituait souvent un investissement économique plus important que l'éducation pour briser l'écrou de la pauvreté, avec toutes les distorsions sociales que cela peut créer. En résulte un surinvestissement dans ce sport, joué des heures durant quotidiennement, au détriment de l'école, jusqu'à ce que les meilleurs obtiennent les contrats qui feront de ces adolescents les pourvoyeurs principaux de leur famille. Une telle structure socio-économique, entièrement construite autour de l'exportation du talent vers l'Amérique du Nord, a de nombreux effets pervers : analphabétisme, manipulation, sous-financement de l'éducation, exode, néocolonialisme, etc.

Ce à quoi je ne m'attendais pas, c'est de retrouver, à Montréal, cette urgence de réussir par le baseball chez de nombreux parents dominicains récemment immigrés, qui voyaient dans la structure élitiste du baseball AA un moyen de réaliser ce rêve de mobilité sociale via le *continental pastime*. Avec de la famille encore là-bas, avec la possibilité d'y envoyer leur enfant un été durant quand les dépisteurs se mettraient à roder comme des requins autour des athlètes adolescents, ces parents étaient pris dans des discours contradictoires et des réseaux transaméricains qui surinvestissaient les apports du baseball dans l'essor économique des familles migrantes. Montréal devenait un jalon dans ce parcours de la réussite individuelle et familiale ; le baseball dominicain est axé sur le développement des habiletés individuelles en ce sens que les jeunes ne sortiront de l'île que dans la mesure où ils pourront vendre la promesse de prouesses athlétiques à faire saliver. Montréal serait un point d'ancrage pour l'aspect technique et pour intégrer une structure plus collective, et un plan B pour les jeunes qui ne recevront pas de contrat à seize ans. J'ai été frappé par la conviction des parents, qui croyaient que leur enfant irait jusqu'au bout, jusqu'aux majeures, et qu'il fallait pousser ce développement, créant à l'occasion des heurts quant à la meilleure approche à mettre de l'avant pour aider leur garçon. Être entraîneur voulait alors dire composer avec ce clivage socio-économique entre ceux qui misaient sur le sport pour sortir de la marginalité et ceux qui avaient d'autres options.

✱✱

Lorsque les travaux de réaménagement du parc Jeanne-Mance entrepris par la Ville de Montréal ont permis à celle-ci de fermer l'un des terrains de baseball les plus populaires et indisciplinés de la ville, l'écrivain David Homel a multiplié les lettres aux journaux, tant en français qu'en anglais, pour raconter l'invention du quotidien, au sens de Michel de Certeau, qu'a été, des années durant, cette ligue informelle qui squattait six mois par année ce terrain au cœur de la cité. Citoyens du parc plus que de leurs arrondissements respectifs, les joueurs – intégrés grâce au bouche-à-oreille, par un ami, un collègue de bureau, un cousin natif du même village à Cuba – découvraient un art de faire montréalais, qui alliait la convivialité de l'accueil (la composition des équipes

changeait souvent, accueillant de nouveaux joueurs à tout bout de champ), la soif d'être dehors et de se gorger de soleil dans ce trop court été près de la montagne, le plaisir de siroter un verre et d'entretenir des conversations loufoques ou sérieuses entrecoupées par les faits d'armes des amis, la négociation culturelle nécessaire pour jouer « entre » trois langues (français, anglais et espagnol) et la résistance politique que constituait l'occupation du terrain pour qu'il demeure la propriété de ceux qui y jouaient hors d'organisations municipales. Homel montrait que le baseball pouvait être une Commune dans le gazon et que frapper des chandelles coin Jeanne-Mance et Mont-Royal avait le don d'enquiquiner l'administration montréalaise, qui préférait les loisirs contrôlés. J'aime à penser que chaque partie de baseball, dans sa langue conviviale, dans sa diversité même (à notre ère de consoles et de réseaux sociaux, il ne faut pas être regardant pour se créer à l'improviste deux équipes de neuf joueurs), a ce potentiel transgressif : créer quasi illico un sentiment de solidarité et un lieu commun.

✱✱

Du marbre, point fixe et nodal, le baseball étire les lignes blanches à l'infini, limitant un pan du monde qui est en jeu (les buts, le monticule, les coureurs), l'autre hors-jeu (le territoire des balles fausses, les estrades, les bancs des joueurs). Comme si une seule part de l'action méritait d'être enregistrée, laissant dans l'ombre ce qui s'éloigne de son orbite. Or, être entraîneur, c'est réaliser que l'action n'a pas de limite, qu'elle grouille hors des statistiques qui s'accumulent. Remporter des matchs, frapper des coups sûrs opportuns, réaliser un beau *catch* dans le champ droit permettent d'expérimenter une forme de joie extatique rare dans notre monde aliéné ; il y a là une exubérance des corps en résonnance, un lâcher-prise trop rare, et chaque joueur recherche ce présent qui réfracte tout le reste et permet d'habiter une zone de prescience où les frontières se dissolvent. Mais ce n'est pas là l'essentiel de l'expérience sportive. Il y a certes aussi les corps qui grincent, les balles sur les tibias ou dans les côtes, les erreurs qu'on cherche à cacher, les échecs individuels ou collectifs, les balles perdues dans le soleil, la lente marche du marbre au banc après qu'on a été victime d'un retrait au bâton. Mais plus encore que cet équilibre entre jubilation et défaite, le jeu est dans l'expérience partagée, cette tape dans le dos reçue au bon moment, la blague échangée entre coéquipiers quand la tension monte et que la conférence au monticule sert à calmer les enjeux. Là se joue une solidarité active, semblable à celle de manifestants qui luttent sur une ligne de piquetage acrimonieuse : se savoir à plusieurs, unis par-delà le parcours grâce à une identification assez sommaire et arbitraire, mais construite dans la menue force de la trame quotidienne, dans ces heures passées à se lancer la balle, à jaser de gazon, d'école, de rêves, dans ces exercices répétés et ces réunions d'avant-match où se reconstruit le monde du terrain sous la lumière crue de juillet. Mon lyrisme ressort à souhait, bien sûr – ce sport est une joie et je me laisse gagner par ma passion –, mais dans l'école de la défaite qu'est le sport, il y a aussi une pratique sociale qui me semble riche, celle de la solidarité qui n'est pas acquise, mais gagnée de longues luttes, par le travail incessant de constitution d'une équipe, dont les limites ne

sont pas closes et incluent les frères stoïques qui détestent le baseball, mais aiment le parc, les sœurs turbulentes qui poussent pour avoir les mêmes chances de participer et d'occuper le devant de la scène, les parents camionneurs ou comptables, ceux qui apportent les collations ou offrent les *lifts*. L'équipe est un exercice d'accueil dont le coach est le témoin essentiel.

✱✱

Dans *L'exil et le royaume*, Albert Camus raconte qu'une large part de sa compréhension du monde vient du football (notre soccer). Il y était gardien de but, dans une drôle de posture : membre de l'équipe, certes, mais avec un statut particulier qui se reconnaît au maillot différent et au positionnement sur le terrain. Une telle position lui a appris à mailler la solitude et la solidarité, à voir dans son devoir d'humain le seul héroïsme véritable. J'ai été receveur au baseball, seule position où l'on fait face à ses coéquipiers en défensive, et vers laquelle tous les lancers sont dirigés. Il y a là la même posture mi-endogène, mi-exogène. Être entraîneur, c'est aussi éprouver ce rapport au sport ; on est hors du terrain, pas actif, mais sur le banc, avec les jeunes, engagé émotionnellement dans l'horizon de leur ferveur. Ce sont eux qui ont la balle, ils apprennent à vivre ensemble, à se faire confiance, à s'appuyer, à souffrir à plusieurs la défaite, peu importe le degré de responsabilité de chacun dans l'échec collectif, à se remonter le moral quand le stress ou la peur d'échouer gagne les jambes et les fait vaciller. Et je suis là, témoin de ces petits gestes de soutien sur le banc, de ces critiques mesquines, aussi, lancées à un coéquipier pour cacher ses propres errements. Cette posture, entre solitude (celle d'incarner une figure d'autorité sur le terrain, qui enseigne les rudiments du baseball, tout en transmettant l'histoire et l'imaginaire de ce jeu) et solidarité (parce qu'on pousse intérieurement pour eux, pour leurs liens, pour leur plaisir et leur développement), elle est la joie propre d'être entraîneur et permet de saisir un Montréal plein de vigueur et de promesses, un Montréal hors des médias, hors des discours défensifs sur la langue, qui se vit dans la trame d'un quotidien qui invente ce qu'en urbanisme on nomme des lignes de désir, celles qui partent du *home* partagé et qui font agir une jeunesse belle et ample vers des frontières qu'elle a soif de franchir. Dans l'équipe, dans le jeu, dans la relation filiale (*father playing catch with son*, comme le rappelle le poète Donald Hall) apparaît une découverte confiante du monde. En ces temps de nationalisme frileux au Québec, c'est une expérience concrète de la ville qui est plaisante à éprouver. ●

Jeune, Michel Nareau a passé des journaux, servi de la bière dans des vestiaires de joueurs de hockey, livré le courrier dans un ministère fédéral. Aussi bien dire qu'il se voit comme un passeur culturel. Il est membre du comité de rédaction de la revue *Liberté*.